

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRÉSIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Poué Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne se font au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du Times Square Building, à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Loe.

Mercrèdi, 3 juin 1914.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrads, and time of day (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.).

Lettre Parisienne

Le Roi Christian X à Paris. — Un Article de M. Steeg. — Le Docteur Macaure et le Pulsocum. — Protestations des Syndicats de Médecins. — La Condamnation de Macaure et Celle de ses Complices.

Correspondance Spéciale de l'Abelle.

Au cours de la visite du roi Christian à Paris, on a remarqué qu'il y avait au fond de la foule qui applaudissait, un peu de mélancolie. On se rappelait que ce roi souriant gouverne ce vaillant petit peuple qui fut une des premières victimes de l'odieuse politique de la force primant le droit.

Tout de même, la patrie, c'est le foyer, l'humanité, que voulez-vous? C'est encore le "boarding house"! Or, ces destinées, M. Ruysen, il m'a été donné de les considérer sous une étrange lumière, non pas aux rayons charroyants de l'arc-en-ciel du désarmement général, mais aux sinistres éclairages annoyants d'un éponévtrable orage. L'orage a été conjuré, il a passé.

Depuis, j'aime toujours la paix, mais de cet amour un peu désabusé et résigné dont on aime des choses que l'on sait fragiles et menacées; je n'ai plus autant de cœur à bâtir dans le ciel des rêves d'avenir fraternel.

Nous avons tous aperçu, plus ou moins distinctement, ces sinistres éclairages, et c'est ce qui a non pas éteint en nous cet amour de paix qui nous possède, mais qui a éloigné de notre esprit assoiffé de justice internationale ces rêves généreux où s'est complu notre jeunesse.

Vous voudriez nous tromper, mais les visions des dernières années du Danemark, que nous rappelle en ce moment la symbolique figure de Christian X, nous oblige à nous souvenir des

épouse et ruine tous les peuples qui exploitent la faute de n'avoir pas protesté, quand il était temps, contre les violences et les turpitudes de la guerre transférée en foire d'empoigne.

Et, pourtant, on répète couramment, en Allemagne, que 1870 n'est pas la fin, ce n'est qu'une étape dans la pensée de ceux qui convoitent de nouveaux territoires en se basant sur les mêmes bases d'immoralité coupante qui permettaient à Robert Macaure de s'écrier: "Cette malice doit être à nous!" — Pourquoi? Ne sommes-nous pas les plus forts!

C'étaient ces réflexions, un peu tristes, que suggèrent à quelques-uns la venue à Paris de Christian X que nous avons vu si simple, il y a quelques mois, cheminant dans les rues de Copenhague et qui nous est apparu tout à l'heure dans la majesté un peu théâtrale d'une réception royale par une démocratie empesée.

Ces allées et venues de souverains vont-elles faciliter l'œuvre de paix? Tout le monde le désire, mais on se trouve décontenancé devant les cris et les menaces qui viennent de loin.

Ces jours derniers, un ancien ministre de l'intérieur, aujourd'hui sénateur, M. Jules Steeg, écrivait à ce sujet un article plein de désenchantement en réponse aux généreuses utopies de M. Théodore Ruysen, un esprit de plus distingués de l'université de Bordeaux, qui ne se laisse pas de prêcher les bienfaits de la paix à outrance.

Déserteur de la cité des livres, écrit M. Jules Steeg, j'ai eu la curiosité de lire dans le livre de la cité — cela m'a mené loin, de la philosophie; au pouvoir, je le dis sans vanité, car c'est là justement que j'ai senti ma vanité — et celle de bien des visions — se détachait ma cervelle — à côté des réalités formidables dont quelque chose reposait entre mes mains responsables. Car des millions de bouches, ces réalités vivantes, ces réalités nationales, économiques, me criaient leur soif de vivre, leur droit de vivre.

Et l'on se sent, croyez-le bien, monter aux entrailles je ne sais quel sentiment de paternité en songeant que tant d'êtres de votre sang, de votre langue, de votre race vous ont confié quelque chose de leurs destinées.

Tout de même, la patrie, c'est le foyer, l'humanité, que voulez-vous? C'est encore le "boarding house"! Or, ces destinées, M. Ruysen, il m'a été donné de les considérer sous une étrange lumière, non pas aux rayons charroyants de l'arc-en-ciel du désarmement général, mais aux sinistres éclairages annoyants d'un éponévtrable orage. L'orage a été conjuré, il a passé.

Depuis, j'aime toujours la paix, mais de cet amour un peu désabusé et résigné dont on aime des choses que l'on sait fragiles et menacées; je n'ai plus autant de cœur à bâtir dans le ciel des rêves d'avenir fraternel.

Nous avons tous aperçu, plus ou moins distinctement, ces sinistres éclairages, et c'est ce qui a non pas éteint en nous cet amour de paix qui nous possède, mais qui a éloigné de notre esprit assoiffé de justice internationale ces rêves généreux où s'est complu notre jeunesse.

Vous voudriez nous tromper, mais les visions des dernières années du Danemark, que nous rappelle en ce moment la symbolique figure de Christian X, nous oblige à nous souvenir des

années qui suivirent, qui furent à la fois si cruelles et si douloureuses et dont nous fûmes les témoins. Pour rien au monde nous ne voulons recommencer.

Il y a quelque temps un cuisinier américain, ou un plongeur de grand restaurant, je ne sais pas au juste, qui s'intitulait le docteur Macaure, vint à Paris et fit annoncer à grand renfort de réclame, qu'à l'aide d'un petit appareil qu'il appelait le "Pulsocum" il guérissait un très grand nombre de maladies. Il faut croire que la réclame était bien faite, puisque devant la porte du cabinet du pseudo-docteur, il avait fallu certains jours organiser un service d'ordre et on voyait les sergents de ville faire la queue aux clients impatientes. Quand on songe qu'Emile Girardin niait l'influence de la presse. Il faut dire que la réclame du charlatan américain était merveilleusement faite et il publiait dans les grands quotidiens d'énormes annonces, en quatrième page, des insertions habiles et des échos retentissants. Il est inutile d'ajouter que le "Pulsocum" ne guérissait rien du tout, que ses effets étaient à peu près égaux à ceux d'un caustique sur une jambe de bois" comme dit l'humoriste. Néanmoins Macaure gagna en peu de temps plusieurs millions. Les syndicats de médecins s'émurent, déposèrent une plainte, d'abord pour exercice illégal de la médecine et ensuite pour escroquerie.

Macaure fut arrêté, mais sujet américain, il fit intervenir l'ambassade qui aurait pu trouver d'autres sujets plus dignes de ses préoccupations et il fut mis en liberté provisoire. Le tribunal le poursuivit ainsi que quelques autres médecins plus ou moins marrons, qui, soit à Paris, soit en province, avaient aidé à la vente de l'appareil et l'avaient garanti. L'affaire fut plaidée à fond par plusieurs avocats de talent et le tribunal n'y consacra pas moins de vingt-sept audiences, ce qui est un record, car à Paris on plaide d'habitude plus rapidement que cela. Enfin le jugement vint d'être rendu. Macaure a été condamné à trois ans de prison et trois mille francs d'amende. Les autres prévenus ont encouru les condamnations suivantes:

Rullinson, par défaut, un an de prison et 500 francs d'amende; le docteur Hacks, 6 mois de prison et 500 francs d'amende; Gripou, 3 mois de prison avec sursis et 100 francs d'amende; Dubois et Hartig par défaut, chacun à deux mois de prison et 100 francs d'amende; Percheval, Beylier, Chartry, chacun deux mois de prison avec sursis et 100 francs d'amende. Un seul médecin a été acquitté, M. Brebant.

Les syndicats des médecins s'étaient portés partie civile et le Syndicat des Médecins de la Seine obtint 4,000 francs à titre de dommages-intérêts; le Syndicat des Médecins de Paris 3,000; le Syndicat des Médecins de Bordeaux et le Syndicat des Médecins du Rhône, chacun 2,000; enfin le Syndicat des Médecins de la Loire, 1,000 francs.

Tout cela est bien. Cependant les journaux qui ont après l'arrestation de Macaure — alors que le Parquet avait fait connaître la situation délictueuse du docteur à la manque américain — continuèrent de publier ses réclames mensongères sur le caractère desquelles ils ne pouvaient se faire illusion, puisque le Parquet les avait prévenus, comme le faisait très justement observer

CAUCASIENS! Nous avons l'honneur de mettre de nouveau à la disposition du public notre BAIN TURC moderne, pour hommes, qui vient d'être heureusement réformé. Ouvert à toute heure, excepté de 8 heures à midi; heures qui seront réservées aux dames, jusqu'à ce que leur division spéciale soit prise.

le Substitut de Procureur de la République dans sa réquisition, les journaux aussi ont encouru une part de responsabilité. Sans doute les annonces étaient bien payées, mais cela ne suffit pas. Il y a un point intéressant relatif à la responsabilité pénale des journaux qui doit être examiné par le prochain congrès de la presse. Aussi nous ne voulons pas insister ici, mais tout de même il semble que le bon renom des journaux n'a rien à gagner au point de vue moral, bien entendu, à percevoir des droits de publicité sur des escroqueries manifestes. Ajoutons que parmi ces médecins, il s'en trouvait quelques uns d'un genre tout à fait spécial et le "Temps" fait remarquer que le docteur Hacks avait collaboré avec Léo Taxil sous le pseudonyme du docteur Bataille. Ils firent paraître deux gros volumes de mystification sous le titre le "Diable au Dix-Neuvième Siècle", où ils imaginèrent l'existence et la conversion d'une soi-disant "luciférienne" Diane Vaughan, dont le rôle était joué par leur daetylographe. Plus récemment, le docteur Hacks intenta contre M. Jules Bois, l'auteur du "Vaisseau des Caresses", un procès qu'il perdit. Entre temps il fut même médecin maritime et restaurateur.

Ce n'est là qu'un petit fait parisien, il est cependant assez pittoresque pour être retenu, car il découvre un genre spécial de l'escroquerie médicale et il montre aussi combien il est facile de duper les bonnes gens avec une habile mise en scène et à les tromper à un point dont vous ne vous doutez pas. Ainsi au cours des débats, le docteur Macaure a fait entendre de nombreux témoins appartenant aux classes élevées de la société et qui ont juré leurs grands dieux qu'ils avaient véritablement été guéris par le "Pulsocum" quand il est démontré que cet appareil n'a aucune importance, ni aucune influence.

Le grand-marchand E. F. Kolnke était escorté des membres de la Garde Nationale d'Etat, et des cadets des différentes organisations locales.

Des services spéciaux ont eu lieu aux monuments Lee et Jefferson Davis, dans l'après-midi. Le maire Bohman et le commissaire Ricks y assistaient. La parade offrait un beau coup d'œil, et on a remarqué l'ordre parfait du cortège.

WEAR THE ROBERT See mottoes and see 4740 H. J. ROBERT 202-204 Carondelet Phone Main 4570 OPTICIAN 706-142 SPECIALISTE

NEW ORLEANS CABINET AND REFRIGERATOR COMPANY MEUBLES POUR BANQUES, BUREAUX ET MAGASINS. TITRINES FIXES ET PORTATIVES, BOISAGES DE TOUTES DESCRIPTIONS. Rideaux métalliques à l'épreuve de la rouille faits sur commande. Glacières notre spécialité. Bureau et Fabrique 509-511 rue Décaur. Phone Hemlock 1994 Nouvelle-Orléans, Loe.

VOICI QUI VOUS CHERCHIEZ! J. W. RUSS Encanteur--Biens Fonciers 334 RUE CARONDELET Vente de propriétés de toutes sortes. Agent du contentieux

fluence. Mais allez donc protester contre les guérisseurs de l'imagination.

JEAN-BERNARD.

Tribut aux Héros du Sud

Dans le cimetière St-Louis sur l'avenue de l'Esplanade, ont eu lieu hier des cérémonies importantes, à l'occasion de la fête confédérée et de la commémoration de la naissance de Jefferson Davis. Un service spécial a été célébré sur la tombe du Rév. Père Turgis, par l'archevêque Blenk, à la mémoire du prêtre-soldat, inhumé dans ce cimetière. L'oraison funèbre a été prononcée par le docteur Y. R. Le Monnier, qui a rendu un juste hommage à la mémoire du digne prêtre. Mlle Delphine Points a lu une poésie émouvante, dont elle est l'auteur.

L'ancien gouverneur du Mississippi, G. D. Shands, a prononcé l'allocution annuelle, au cimetière Greenwood. Les prières ont été dites par le Rév. A. Gordon Bakewell, chapelain général de la Confédération en Louisiane. Les personnes à la tête des différentes organisations, et les associations de dames, sous la conduite de Mmes W. J. Behan et Benjamin Ory, ont participé aux célébrations.

Des services spéciaux ont eu lieu aux monuments Lee et Jefferson Davis, dans l'après-midi. Le maire Bohman et le commissaire Ricks y assistaient.

La parade offrait un beau coup d'œil, et on a remarqué l'ordre parfait du cortège.

Les Ouvriers Typographes.

Limoges, 3 juin. — L'Union inter-syndicale ouvrière de l'imprimerie et du Papier, de Limoges, a pris l'initiative d'organiser un syndicat de femmes travaillant dans la corporation. Une réunion, tenue à l'Hôtel de Ville, a obtenu plein succès et les adhérentes sont déjà nombreuses au nouveau groupement. Le bureau va être constitué sous peu et l'affiliation demandée à la Fédération de la Lithographie et du Papier.

Le Gouvernement et les Trois Ans.

On confirme de plus en plus que l'attitude du Gouvernement sur la question des trois ans sera des plus énergiques. Contrairement à ce qui s'est passé jusqu'à ce jour, M. Doumergue, défendrait nettement le haut de la Tribune la loi militaire.

Une Innovation

Le "Fairchild Auto Co." présente à leur clients qui ont des coupons un curieux livre de poche et porte permis. La pochette où se garde la licence est convertie de celluloid, ce qui permet de présenter la carte sans la sortir. Ceci permet en outre d'identifier avec plus de sûreté. Le livre a aussi un endroit spécial pour porter un livre de coupons "Fairchild". Grâce à lui, on peut dans n'importe quelle agence, payer ses accessoires, pneus, huiles, avec une économie de 25 à 75 pour cent.

Les Réfugiés Epirotes en Grèce.

(La Presse-Associée) Janina, 3 juin. — Un comité a été constitué sous la présidence de la femme du Gouverneur-Général de l'Epire pour donner secours aux réfugiés épirotes qui se trouvent sur le territoire grec au nombre de 25,000 environ. La reine de Grèce a envoyé une somme de 20,000 francs.

Le Certificat de Capacité Professionnelle.

(La Presse-Associée) En vue d'encourager le développement de l'enseignement technique, un décret publié dans le "Journal Officiel", institue un certificat de capacité professionnelle.

Ce certificat est délivré aux jeunes gens et jeunes filles de moins de 18 ans qui ont trois ans de pratique dans le commerce ou l'industrie et qui ont satisfait à un examen comportant des épreuves théoriques et pratiques dont le programme est déterminé, pour chaque profession, par un arrêté du ministre du commerce et de l'industrie, après avis du comité départemental de l'enseignement technique.

L'examen annuel est subi devant un jury nommé par le préfet et comprenant un président, des membres du comité départemental ou des comités cantonaux de l'enseignement technique et des spécialistes patrons, employés et ouvriers notoirement connus pour leur capacité.

Les Manœuvres Navales.

(La Presse-Associée) Marseille, 3 juin. — Des manœuvres navales se déroulent dans la Méditerranée. Toutes les mesures ont été prises à Marseille en vue d'une attaque éventuelle du littoral. Tous les forts de la côte ont été armés comme en période de mobilisation après avoir reçu le complément d'effectifs nécessaire à leur plein fonctionnement. Toutes les nuits, les divers forts qui défendent la côte de notre ville, sont prêts à intervenir, dès que la télégraphie sans fil signifiera l'attaque. Le général Guérrier, commandant de la place, surveille en rade tandis que les officiers, en tenue de campagne, attendent les événements.

A LA RETREE.

On précise que ce serait le groupe républicain-socialiste indépendant qui engagerait la bataille sur la question des trois ans. C'est à la suite des hésitations que semblent se manifester chez les unifiés que les amis de M. Augagneur prendraient cette décision.



REPRESENTATIVES WANTED

Voici une bonne occasion pour un homme énergique et de confiance. Gagnez-vous \$10 par semaine? Voici une occasion sans limites de gagner de l'argent régulièrement. Vos affaires se dirigent à la classe "Bonne" et l'industrie à proposer constitue un véritable monopole—pas de concurrence. Affaires établies il y a plus de 20 ans. Envoyez des références. Commencez votre offre aujourd'hui même. Détails gratuits.

H. SANCHEZ & COMPANY, Inc. Dept. R. 45 400 Fifth Avenue New York, N. Y.

Mme Poullain.

(La Presse-Associée) Le comité de direction des chemins de fer du nord, vient de demander à M. le ministre des travaux publics, d'accorder à Mme Poullain, garde-sémaphore à Saint-Denis et dont on sait la conduite si digne d'éloges à la suite de l'assassinat de son mari, la médaille d'honneur instituée par décret du 13 août, en faveur des agents de chemins de fer. En outre et avant tout examen de règlement de sa situation dans les conditions les plus bienveillantes, le comité de direction du chemin de fer du nord a remis immédiatement à Mme Poullain, une somme de 1,000 francs pour reconnaître le remarquable sentiment de devoir professionnel dont elle a fait preuve dans des circonstances si douloureuses pour elle.

AUTOUR DU PARLEMENT.

Déjà de nombreuses demandes de cartes affluent à la questure pour les premières séances du Parlement. Ces séances, à constater l'empressement mis à se procurer des places seront effectivement très curieuses. Certains nouveaux députés ont demandé des cartes pour toute leur famille.

PRESERVE BABY'S SKIN CUTICURA SOAP. Administrez en même temps que l'onguent Cuticura lorsqu'il est nécessaire. Ils conservent la peau et le scalp propres et clairs, doux et sains et de plus calment les irritations qui souvent occasionnent l'insomnie. Copieux échantillons du savon et onguent Cuticura envoyés franco sur demande. Adressez une carte postale Cuticura, Dept. 38, Boston.

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 29 Commencé le 2 mai 1914

LE ROMAN —DE— MARIE

(Suite) Le lendemain soir, ayant vu que tout était inutile, que son aîné ne rentrerait pas, qu'il n'y avait aucun moyen pratique pour l'empêcher de faire des bêtises, sinon de consentir à toutes ses exigences, Bruscaï dit à son fils: — Eh bé, puisque tu ne veux pas me suivre avant d'être sûr, tu promets, au moins, tu promets de ne pas changer d'adresse et de ne pas le cacher? — Je promets, papa! — Tu sais! On connaît toutes les manigances à la préfecture, et puisque je t'ai déniché une fois... — Je vous promets de rester ci à votre disposition pendant quinze jours... Après, par exemple, si je n'ai pas reçu cette lettre de ma fiancée... — Je tâcherai, je tâcherai... dit Bruscaï: d'une voix lasse. Que Dieu m'assiste! A bientôt, j'espère! Soigne-toi!

— A bientôt! dit Cyrien d'un air regaillard. Le soir même, le maître de la Cabane reparut par l'express de dix heures trente-deux. Mais tout le long du chemin de fer, il se demandait, en regardant défiler des villages, des plaines, dans la nuit silencieuse: — Qu'est-ce qu'il va dire, l'autre? Qu'est-ce qu'il va dire?... — A chaque station, il aspirait une prise de tabac pour se remonter un peu.

Mais ce fut avec effroi qu'il changea de train à Bordeaux et qu'il se sentit emporté, à travers les Landes plates, vers là-bas, le Béarn joyeux, la Cabane aux murs blancs, où Bertrand devait attendre.

XVII — Il fait doux, n'est-ce pas, Bertrand? — Oui, papa; les platanes de l'allée ont déjà des tendrons, vous avez vu? — Non; ils ont des tendrons, les platanes de l'allée? — Oui; et puis, à la "barthe", il y a un chêne qui a des bourgeons rouges! — Oh! — Oh! la saison avance vite! Il va falloir se préparer à semer le maïs.

— Bien sûr; à la fin de ce mois... — Pourquoi qu'il n'y ait plus de gelées, l'apparence de la vigne est si belle! Savez-vous combien j'ai compté de "mustras", hier, sur un pied de piquepout? — Non. — Vingt-sept! — Bohl! — Nous en ferons du vin, cette année, si le bon Dieu sauve tout ça!... — Devisant ainsi, le père et le fils allaient dans les champs de la Cabane, par ce beau soir d'avril.

Bruscaï était revenu, la veille, de Paris; mais il n'avait pas encore parlé des conditions de Cyrien. Il ne savait comment s'y prendre pour aborder ce sujet de conversation. Deux fois, en présence de Catherine, il avait essayé de causer, mais sa langue était restée sans sève, dure comme un morceau de bois.

Ce soir, il avait prémédité de faire un tour dans la campagne avec Bertrand, et il s'était promis de ne pas rentrer avant d'avoir entamé le fameux chapitre.

Le hâret sur les yeux, les mains derrière le dos, il allait, donnant un coup de botte çà et là, pour aplaïner une taupinière ou éloigner un caillou. La terre sentait bon. Les métayers vidaient leurs étables, et des tombereaux fumants en sortaient pour engraisser les parcelles destinées au maïs. Il y avait des champs lointains que ces tombereaux couvraient de monticules noirs, à espaces réguliers, et d'autres qui, labourés déjà, semblaient des rapiécages de velours brun sur les cotéaux. Des paysans parlaient à leurs boeufs, çà et là, comme à des camarades: "Eh, bé, Youan? Qu'est-ce que tu penses?... Veux-tu tourner, grand gueur?... Allons, Martin! allons, plus vite! Tu chasseras tes mouches une autre fois!" Et Jean et Martin — tels sont les noms de tous les boeufs du pays — avaient l'air de comprendre la voix du maître. Jean tournait du côté qu'il fallait, Martin allait plus vite, sachant l'un et l'autre qu'un coup "daiguillade" les rappellerait au devoir s'ils n'obéissaient pas immédiatement.

lement, comme le vieux cheval qui sait tous les relais de la route. C'était d'abord, au bout d'une prairie, un ravin par où le pavillon se montrait subitement avec son pin-parasol. Puis, cent pas plus loin, c'étaient les deux mémoires de Cazabaz et de Bourretrot qui apparaissaient, l'une à côté de l'autre, dans la même ligne que la Cabane; et le regard du Bruscaï enveloppait alors ce paysage était particulièrement heureux.

— D'ici, tout ce que nous voyons est à nous, dit Bertrand. — Et Bertrand dit-il en posant sur l'épaule de son fils une main noueuse de terrien. Regarde! il n'y a pas un champ, pas une feuille d'arbre qui ne nous appartienne!

— Oui, je sais; je viens quelquefois m'asseoir ici, dit Bertrand d'une voix tendre. Le père et le fils considérèrent deux secondes, avec le même orgueil, le beau paysage vert où les mémoires aux toitures allongées avaient l'air de chauffer leur croupe au soleil; puis ils repartirent, songeurs.

— Bertrand, demanda Bruscaï — et sa voix prenait une gravité insolite — aimes-tu bien la Cabane? — Oh! papa! — Tu as raison de l'aimer; c'est la terre des Bruscaï. Tous ceux qui s'appellent comme nous dans le pays sont sortis de là. Nous sommes l'une des familles les plus anciennes du canton. Tous nos parents ont travaillé là. Ce sont leurs économies qui ont permis peu à peu d'agrandir le domaine. Chaque métaire représente la vie de labeur et d'honnêteté d'un Bruscaï. En aimant bien cette terre, nous faisons plaisir à nos parents défunts, nous faisons plaisir à Dieu qui nous l'a conservée jusqu'ici. De cette terre, sont sortis le maïs et le froment que nous avons mangés, le vin et l'eau que nous avons bus; de cette terre, notre chair est faite, nos pensées sont faites! Ah! il

faul bien l'aimer, vous-tu, Bertrand! il faut se dévouer pour elle et savoir souffrir quand le bon Dieu l'ordonne! Moi, s'il avait fallu me couper une jambe, un bras, pour la Cabane, j'aurais dit: "Coupez la jambe et le bras! Coupez la tête si vous le voulez, mais que la Cabane ne souffre point!" Voilà, Bertrand, comment j'étais à ton âge!

Bertrand répondit: — Je suis comme vous, papa! — Ah! Est-ce bien vrai? — En doutez-vous? — Que Dieu l'en récompense! Ah! mon cher fils! si tu savais comme les paroles me font content! Alors, tu l'aimes de tout ton cœur, la Cabane? — Oh! oui, je l'aime! Elle est si belle! C'est la plus grande terre du pays!... Tenez, à Bordeaux, je peux bien vous le dire de ne plus voir la Cabane, son pin, son pavillon, son allée où j'ai tant couru quand j'étais petit... Et puis, vous savez bien la prière que vous m'avez enseignée: "Mon Dieu, donnez la santé à papa, à maman, à toute la famille et faites que la Cabane prospère!" C'est ça que vous me faisiez réciter chaque soir; et maintenant, lorsque je prie Dieu, je le dis encore, je demande toujours au ciel la prospérité de notre maison.

— Mon fils! mon cher fils! murmura Bruscaï vraiment ému. Ah! tu es un bon, toi! Tu me caresses le cœur! Des larmes tremblaient aux yeux de Bruscaï; il venait d'être touché au seul endroit sensible. Bertrand lui demanda: — Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui, et pourquoi me parlez-vous comme ça de la Cabane? — Bruscaï saisit la main de son fils et la pressa longuement.